

vous demandons de bonnes œuvres. Descendez, descendez du trône où vous éleva l'esprit d'erreur et de mensonge. Tombez aux pieds de la religion, rendez-lui le sceptre du monde que vous êtes incapables de porter.

Ce mouvement a produit une vive impression sur l'assemblée et a couronné la première partie.

Dans son second point, l'orateur, dévoilant les vices inséparables d'une civilisation avancée, et traçant rapidement le tableau d'un état social où les systèmes auraient remplacé les croyances, où le doute tiendrait lieu de savoir, où chaque erreur aurait ses apôtres, chaque impiété ses docteurs, où tous les esprits seraient divisés, où la haine des personnes produirait la haine des raisons, où la logique perdrait son évidence, parce que les mots n'auraient plus de sens fixe et déterminé, l'orateur, disons-nous, a prouvé avec une dialectique irrésistible que, dans un pareil ordre de choses, il était impossible d'élever au milieu de la société le tribunal d'une opinion publique dont les arrêts constans, uniformes, fussent redoutables à tous les ennemis de l'ordre.

De là, passant aux lois coactives et pénales, il a prouvé également leur impuissance à réprimer les crimes publics.

« La religion seule, a-t-il dit, peut donner aux lois humaines cette force et cette majesté qui font trembler les coupables avant même qu'ils consomment leurs attentats. Isolées des dogmes sacrés de la religion, les lois se multiplient en vain. Que dis-je ? plus elles se multiplient, et plus la société se déprave ; car le monde intellectuel et moral ne marche pas plus au hasard que le monde physique. Toute société d'êtres intelligens a sa route tracée comme les planètes, et il n'appartient pas plus à une puissance créée de la gouverner hors de la religion, qu'il ne lui appartient de diriger un vaisseau dans la haute mer sans voiles et sans gouvernail, sans équipage et sans boussole. Les hommes peuvent, il est vrai, tenter cette périlleuse entreprise, parce qu'ils ne sont assujétis à l'ordre que par une chaîne souple et facile qui se prête aux écarts de leur liberté. Mais, à mesure que la religion s'éteint, un malaise indéfinissable s'empare du corps social. Les peuples s'agitent en tout sens parce qu'ils sont mal assis ; ils regorgent de richesses et ils ne sont pas heureux ; ils sont puissans et malheureux tout ensemble. Des symptômes alarmans, des bruits sinistres éclatent de toutes parts, et de temps en temps avertissent les guides des nations que les monarchies s'engagent dans des écueils. Cependant, la société poursuit son chemin et va roulant au milieu des tempêtes. Ce n'est pas que Dieu la perde de vue à mesure qu'elle se précipite, et que les ténèbres s'épaississent autour d'elle. Il venge par des châtimens périodiques la violation de l'ordre, pour contraindre les peuples de se souvenir dans le malheur des liens qu'ils ont rompus et qui les attachaient par la religion au trône de sa providence. Quelque temps, on méconnaît la main qui châtie ; on murmure les uns contre les autres ; on fait des efforts inouis pour maintenir l'ordre parmi les hommes. Mais ce qu'on aurait pris pour des moyens de salut se corrompt comme de lui-même ; les remèdes deviennent des poisons ; les changemens en apparence les plus heureux n'amènent que des craintes nouvelles ajoutées